
Essai d'approche anthropologique du Romantisme

Bruno Viard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4545>

DOI : 10.4000/studifrancesi.4545

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2012

Pagination : 92-98

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Bruno Viard, « Essai d'approche anthropologique du Romantisme », *Studi Francesi* [En ligne], 166 (I | LVI) | 2012, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4545> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.4545>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Essai d'approche anthropologique du Romantisme

Les lignes qu'on va lire veulent proposer une définition originale du romantisme. Elles constitueront aussi un exercice de critique, un essai de méthode. On se souvient du temps, pas si lointain mais bien révolu, où la sociologie marxiste et la psychologie freudienne inspiraient la critique littéraire, sans être parvenues à notre sens à réaliser de jonction l'une avec l'autre. Comment l'auraient-elle fait puisqu'elles proclamaient l'une l'hégémonie du besoin matériel et l'autre l'hégémonie du besoin sexuel? Le freudisme et le marxisme ont cessé d'être actifs en critique littéraire: ils se sont chacun retirés sur la pointe des pieds sans qu'aucun bilan ait été tiré. Ce qui a disparu n'a guère été remplacé et le grand fracas des années 1960/1970 est suivi d'un silence à peu près complet dans la critique. Une approche sociologique et psychologique (réconciliée) des oeuvres est-elle aujourd'hui souhaitable et possible? À cette question, le présent article se veut une réponse positive menée à nouveaux frais à partir de *L'essai sur le don* de Marcel Mauss (1924) et de *Psychologie de la motivation* de Paul Diel (1947). Cette étude triangulaire (socio-psycho-littéraire) sera réalisée sur le signifiant *romantisme*. Résumant des recherches déjà longues¹, elle n'aura, l'espace de ces pages, qu'un aspect programmatique et devra être lue comme telle.

«Le romantisme est l'époque qui, ayant perdu la référence active aux valeurs fondamentales, s'y réfère désespérément par une aspiration sentimentale d'autant plus exaltée qu'elle ne parvient plus à trouver sa réalisation»². Cette simple phrase de Paul Diel contient l'idée que le romantisme constitue une *exaltation* du sentiment, et que cette exaltation répond à une *inhibition* des valeurs dans l'ambiance de l'époque. C'est bien ce que suggère l'antithèse galvaudée mais pertinente du Poète et du Bourgeois. Une notion-clé de la pensée de Paul Diel est en effet que quand une valeur se dégrade, elle se divise en deux pseudo-valeurs de polarités opposées (exaltation/inhibition). L'idée de Diel trouve toute sa force si on dit que l'antagoniste du romantisme, c'est l'économie politique. On ne peut donc comprendre le Poète romantique indépendamment du Bourgeois, ces deux nouveaux venus dans la société de 1830. L'idéalisme de l'un et le matérialisme de l'autre se renforcent mutuellement.

Le Bourgeois est porteur des valeurs de liberté développées par les Lumières et la Révolution, mais il les exalte dangereusement du côté de l'individualisme. L'entrée dans le monde moderne provoque en effet une importante dissolution du tissu social: c'est la grandeur du romantisme de ne pas l'avoir accepté. Le romantisme est d'abord un cri de douleur et d'indignation poussé devant l'une des plus grandes mutations de

(1) Nos ouvrages *Les 3 neveux* (Pierre Leroux, Marcel Mauss, Paul Diel) ou *l'altruisme et l'égoïsme réconciliés*, Paris, PUF, 2002; *Les Poètes et les Économistes; Pour une approche anthropologique de la littérature*, Paris, Kimé, 2004. *Lire les romantiques*

français, Paris, PUF, 2009; *Les 100 mots du romantisme*, Paris, PUF, 2010.

(2) P. DIEL, *Psychologie et art*, dans «Revue de Psychologie de la Motivation», 6, juin 1988, p. 29.

la société européenne. Mais ce cri ne va pas sans une bouffée sentimentale utopique et outrée.

Marcel Mauss, de son côté, a établi à partir d'un immense matériel ethnographique que toute alliance humaine réussie a pour fondement la réciprocité des dons et des contre-dons, c'est-à-dire l'équilibre et même la synthèse de l'altruisme et de l'égoïsme. Telle est la pierre de touche à partir de laquelle nous croyons possible une cartographie des idéologies actives au moment où l'Europe bascule dans le monde moderne. La morale du don/contre-don se veut plus modeste et plus réaliste que les morales sacrificielles, d'inspiration chrétienne surtout, qui, dans le passé, avaient par trop réclamé la répression de l'*ego* et de la liberté. Les Économistes, qui, en France, arrivent pratiquement au pouvoir en 1830, contreviennent, eux aussi, à la règle de réciprocité, mais en sens inverse puisque le calcul égoïste est seul légitime à leurs yeux, la main invisible arrangera tout cela. Ils repoussent bien sûr comme funestes les idées de charité chrétienne et de providence de l'État. Les Poètes romantiques, quant à eux, proposent une nouvelle version de la morale sacrificielle chrétienne. Ils voudraient tout donner, faire le don de leur personne à l'Idéal, repousser les jouissances triviales de l'argent et de la chair pour cultiver les champs de l'Amour pur, du socialisme absolu ou de l'Art pur, selon les cas. C'est donc par excès qu'ils contreviennent à la règle du don tandis que les Économistes y contreviennent par défaut. Le ciel des Poètes fait désormais concurrence à celui des Prêtres, et on voit apparaître de nouvelles versions du *despectus mundi*, de la chute de l'homme, du vieux spiritualisme dualiste et doloriste, etc. Le Poète lyrique diffère cependant du Prêtre car, pour lui, le moi n'est pas haïssable.

Définir le romantisme comme l'envers du monde économique nous paraît être la définition la plus économique. Cette définition de type *sociologique* est complétée par la notion *psychologique* d'*exaltation*, concept clé chez Diel. Le lien entre les deux disciplines devient d'autant plus possible que la sociologie de Mauss, différant de celle de Comte, de Marx ou de Durkheim, loin de se vouloir en rupture avec la psychologie, comporte une psychologie sous-jacente, basée sur le besoin de reconnaissance. Le mouvement de va-et-vient des prestations reçues et rendues provoque une reconnaissance mutuelle des partenaires, dégage de la chaleur affective, est à l'origine de toute la gamme des sentiments d'amitié. De plus, la valeur se fausse de deux manières conjointes comme chez Diel: donner sans recevoir et recevoir sans donner. Voilà, rapidement évoquée, la manière dont la psychologie diélienne et la sociologie maussienne s'ajustent l'une dans l'autre. Formulée dans les termes du don propres à Marcel Mauss, la citation de Paul Diel qu'on va lire dit en quoi consiste la surchauffe romantique: «Satisfaction sublime de l'égoïsme, l'amour porte en lui, inséparables les deux aspects: l'amour reçu et l'amour donné. Seul l'amour sentimentalement surchauffé accorde le don gratuitement; mais l'égoïsme sous-jacent ne tardera pas à se manifester: la satisfaction trouvée dans le don de soi s'épuise lorsqu'elle n'est pas soutenue par la satisfaction trouvée dans le don de l'autre»³.

Très logiquement, la notion d'*exaltation* doit être complétée par celle d'*ambivalence*: une valeur exaltée est ambivalente. Ainsi, le romantisme revendique l'absolu, l'idéal, le sublime, mais il embrasse beaucoup de vide. L'économie politique, quant à elle, a pour fondement la liberté, visage souriant de l'égoïsme, mais en négatif, elle aboutit à l'*exploitation de l'homme par l'homme*, comme disent les saint-simoniens depuis 1829.

(3) P. DIEL, *Principes de l'éducation*, Paris, Payot, 1992, pp. 107-110.

Nous avons compté sept directions dans lesquelles se manifeste l'exaltation romantique. On peut bien les appeler des *hypostases* car les objets désirés sont sacralisés et placés en position transcendante:

- l'amour-passion
- une métaphysique néo-spiritualiste
- le sentiment de la nature
- la quête de l'ailleurs dans le temps (médiéval), l'espace (oriental) ou les paradis artificiels
- la Révolution et l'utopie sociale, la barricade sanglante
- la mort volontaire
- le culte de la poésie et de l'art.

Le culte du moi ne figure pas dans cette liste parce qu'il se trouve en réalité dans chaque hypostase. Seul un *ego* hypertrophié peut se juger digne de désirer de tels objets quand ils sont absolutisés. Cette liste peut sembler hétéroclite et les directions indiquées complètement divergentes. Cependant, il s'agit dans les sept cas de lignes de fuite: 1) qui tournent le dos diamétralement au monde moderne; 2) qui cherchent à creuser une solution de continuité sans retour avec ce monde; 3) qui posent l'objet de désir en position transcendante. Nous nous contenterons de commenter ici trois de ces sept hypostases: l'amour de l'Amour, l'amour de la Révolution, et l'amour de l'Art.

L'Amour de l'Amour

Une brève analyse des cas Nerval et Stendhal suffira à illustrer l'hypostase amoureuse.

Les Filles du feu ce cessent d'opposer à des amours chimériques l'horreur économique conjugale. On partira du dernier chapitre de *Jemmy*, nouvelle dont on ne sait trop que faire en général. Jemmy, jeune irlandaise enlevée par de féroces indiens, finit par épouser leur chef et par régner sur une vaste et prospère métairie dont les produits sont vendus sur le marché de Cincinnati. Toute la famille s'habille à Philadelphie et le chef de la tribu se demande avec orgueil s'il fera de ses fils des avocats ou des médecins. Cette *happy end* pleine d'ironie exprime en réalité l'*horreur économique*, comme dira Rimbaud. Le recueil entier des *Filles du feu* peut se lire à partir de cette nouvelle comme un «Tout sauf ça!» donné en réponse à la question de Panurge: dois-je me marier? Avec la lucidité des fous, Nerval ne cesse d'opposer au *solide* les *chimères*, c'est-à-dire des amours dans lesquels le matériel, chair et économie domestique réunis, n'ont aucune place, avec pour prototype l'histoire du peintre Colonna qui avait remis à l'autre monde la réalisation de ses amours contrariées. Sylvie, pourtant, Aurélie, Octavie ne demandaient pas mieux que d'épouser un jeune homme pourvu d'un peu de bien grâce à une petite chance en Bourse... «On ne tue pas l'amour avec de l'or», s'indigne-t-il.

Stendhal dit la même chose, même s'il est moins chaste. Stendhal enseigne que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue au XIX^e siècle, un siècle perdu, en dehors de l'amour-passion, lequel n'est pas vraiment de ce monde. Ses héros s'accordent tous pour mourir à vingt-cinq ans, pulvérisés en plein ciel, le ciel de la passion partagée. Comme Achille, ils ont préféré une existence brève mais intense à une vie longue et médiocre. Lamiel, qui n'a trouvé l'amour que dans les bras de Lacenaire, périt dans les flammes du Palais de Justice qu'elle a elle-même allumées après l'exécution de son amant.

Les héros stendhaliens périssent, mais la passion, elle, ne meurt pas, nourrie

d'obstacles tout au long, qui la rendent immortelle. Ce qui entrave l'amour le favorise. La pudeur féminine est le premier aphrodisiaque. Les maris jouent le même rôle, ainsi que l'obstacle spécifiquement stendhalien des barreaux, ceux des cloîtres et ceux des prisons, relayés (quelle imagination!) par le vœu de ne faire l'amour que dans le noir. La passion a tellement besoin d'obstacles, Denis de Rougemont l'a bien dit, qu'après *Le Rouge et le Noir*, Stendhal écrit sous Louis-Philippe des romans anachroniques, *La chartreuse* et les autres *Chroniques italiennes*, car il lui faut absolument un régime despotique féroce pour donner de l'intensité à sa passion.

L'obstacle suprême, celui qui sépare physiquement les amants de façon inéluctable, c'est leur mort. Mais si les héros périssent, la passion, elle, demeure, intacte et triomphante, à la différence de ce qui se passera chez Flaubert puis chez Proust. Tous les héros stendhaliens s'accordent pour mourir jeunes après une passion intense, coupant court à tout risque de décristallisation. L'amour n'est pas la continuation de la vie ordinaire sur un mode plus heureux, c'est une autre vie, une transcendance nouvelle qui remplace l'ancienne religion, en a le vocabulaire et s'accomplit dans la mort, cet absolu. Il n'y aurait donc pas de moyen terme entre la vie mondaine vouée à la vanité et la bulle aérienne où sont perchés les héros stendhaliens, Julien comme Fabrice, en compagnie de leur bien aimée. Fabrice est menacé chaque jour d'empoisonnement et Julien sera guillotiné demain. Qu'importe! ou plutôt, tant mieux! la mort confère un goût d'absolu au moment d'éternité goûté par le héros. Aucun retour n'est possible vers la vie mondaine.

L'Amour de la Révolution

À la différence des révolutions libérales de 1789 et de 1830, les tentatives révolutionnaires de 1832, 1834, juin 48, 1871 ont un fort contenu socialisant, c'est-à-dire hostile à l'économie politique. La critique de cette dernière commence chez les saint-simoniens en 1829 et continue dès le lendemain de Juillet 1830 dans les milieux républicains.

L'exaltation révolutionnaire se manifeste sous deux formes: *dans la méthode*, l'abus de la violence minoritaire, d'où le mythe de la barricade sanglante, et *dans le programme*, l'excès de fusion et d'altruisme, d'où le communisme, le *collectisme*, comme on disait, le socialisme absolu, pour employer des expressions mal différenciées apparues dans les années 1830.

On releva environ 300 morts en 1832, après la barricade du cloître Saint-Merri, entre 6000 et 8000 en juin 1848, et 30000 au printemps 1871. Cette croissance exponentielle ne fut compensée par aucun bénéfice social, au contraire, en dépit des trésors de générosité et d'héroïsme qui furent dilapidés. La stratégie blanquiste, fondée sur la dictature de la minorité et le mépris du suffrage universel, cette tyrannie, aboutit à l'exil du mouvement ouvrier au sein de la démocratie française, Jaurès l'a bien montré⁴.

La même utopique impuissance caractérise le *programme* communiste, qu'il soit babouviste, cabetiste ou marxiste. L'histoire du xx^e siècle oblige, ce n'est pas une polémique de le dire, à considérer comme caduque l'opposition engelsiste entre socialisme scientifique et socialisme utopique. La pensée du don réciproque, telle que Mauss et Diel la développent, fait comprendre l'erreur anthropologique de fond

(4) J. JAURÈS, *Question de méthode*, «La Petite République», Toulouse, novembre 1901.

contenue dans les morales ou les politiques sacrificielles. L'enquête psychologique de Diel aboutit aux mêmes conclusions que l'enquête ethnographique de Mauss⁵ : l'optimum de l'alliance cordiale, et c'est un idéal d'autant plus beau qu'il est réaliste, résulte de l'équilibre et de la réciprocité de deux libertés et non du sacrifice de l'égoïsme, donnée largement incompressible. Mauss, dans la fin de son *Essai*, a d'ailleurs explicitement tiré les conclusions politiques de ses découvertes anthropologiques :

L'excès de générosité et le communisme seraient aussi nuisibles [à l'individu] et seraient aussi nuisibles à la société que l'égoïsme de nos contemporains et l'individualisme de nos lois. Il ne faut pas souhaiter que le citoyen soit ni trop bon et trop subjectif, ni trop insensible et trop réaliste. Il faut qu'il ait un sens aigu de lui-même, mais aussi des autres, de la réalité sociale. [...] Cette morale est éternelle. Elle est commune aux sociétés les plus évoluées, à celles du proche futur, et aux sociétés les moins évoluées que nous connaissions. Nous touchons le roc⁶.

L'œuvre de Pierre Leroux témoigne qu'il était possible, dès 1832, de mener de front avec une égale constance une critique de l'économie politique et une critique du socialisme absolu. Une critique non romantique de l'économie politique était donc possible. Leroux adhéra à l'école saint-simonienne une année durant, de novembre 1830 à novembre 1831. Il en retira en positif sa critique de l'économie politique qu'il ne cessa d'approfondir par la suite, écrivant par exemple en 1834 : « Nous sommes avec le peuple [...] dans la lutte actuelle des prolétaires contre la bourgeoisie, c'est-à-dire de ceux qui ne possèdent pas les instruments de travail contre ceux qui les possèdent » (Anthologie, p. 157)⁷. Mais en négatif il tira du saint-simonisme la critique du « socialisme absolu » dont il avait vu l'image. Le point de rupture avec le pape Enfantin fut la question de la liberté. L'erreur de l'école saint-simonienne « a été de mépriser et de déprécier les institutions de pure liberté et de ne pas voir leur immense utilité et leur absolue nécessité pour faire triompher les intérêts de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse »⁸.

Leroux voyait bien depuis l'été 1830 que le libéralisme absolu aboutissait « à l'esclavage absurde et honteux de vingt-cinq millions d'hommes sur trente » (Anthologie, p. 159), et que la patrie des droits de l'homme ressemblait au « bagne de Toulon » (Anthologie, p. 255). Mais

le socialisme absolu, disait-il en même temps, que plusieurs penseurs de nos jours essaient de remettre en honneur, et qu'ils opposent à la liberté absolue, n'est pas moins abominable ni moins absurde que l'individualisme dont nous venons de voir les déplorables effets. [...] Le socialisme, à force de tuer et de persécuter⁹, s'est tué lui-même. [...] La société n'a pas directement pour but le gouvernement de l'individu; et tous les socialistes, théocrates ou autres, qui ont imaginé de changer la vie en un mécanisme où l'individu serait fatalement gouverné et conduit, ont erré de la façon la plus capitale (Anthologie, p. 226).

Le caractère dialectique et anti-manichéen des pensées diélienne et maussienne que nous rapprochons ici, se retrouve dans le rythme de la réflexion de Leroux pour qui il n'existe pas une mais deux sortes complices de déformation du lien social :

(5) Notre ouvrage *Les 3 neveux ou l'altruisme et l'égoïsme réconciliés*, op. cit.

(6) M. MAUSS, *Essai sur le don*, Paris, PUF, 1983, pp. 263-264.

(7) P. LEROUX, *À la source perdue du socialisme français*, Anthologie établie par B. VIARD et préfacée par M. AGULHON, Paris, Desclée de Brouwer, 1997. Cette anthologie est reparue sous une forme

un peu modifiée en 2007 aux éditions du Bord de l'Eau, Latresne, sous le titre *Anthologie de Pierre Leroux inventeur du socialisme*. Je renvoie aussi à mon ouvrage *Pierre Leroux penseur de l'humanité*, Cabris, Sulliver, 2009.

(8) *De la philosophie et du christianisme*, Paris, Payot, 1994, p. 189.

(9) Leroux pense à l'Inquisition et à la Terreur.

Nous sommes la proie de ces deux systèmes exclusifs de l'individualisme et du socialisme, repoussés que nous sommes de la liberté par celui qui prétend la faire régner, et de l'association par celui qui la prêche. [...] L'État, ce nain imperceptible dans le premier système, devient dans celui-ci une hydre géante qui embrasse de ses replis la société tout entière» (Anthologie, p. 159-160).

L'utopie est donc double: du côté du collectisme aussi bien que du côté de la main invisible. La grande originalité de la philosophie politique de Leroux est que sa vision bifocale conteste et transcende le clivage qui tiraille la sociologie depuis Auguste Comte et Durkheim entre l'individualisme méthodologique et le holisme. On se contentera de citer cette formule extraite de *De l'humanité* (1840): «Nul homme n'existe indépendamment de l'humanité, et néanmoins l'humanité n'est pas un être véritable; l'humanité, c'est l'homme, c'est-à-dire les hommes, c'est-à-dire les êtres particuliers et individuels» (Anthologie, p. 290).

La triade républicaine a été repensée philosophiquement par Leroux qui propose de «mettre la fraternité au centre» pour réconcilier l'égoïsme de «l'individualisme absolu» et l'altruisme du «socialisme absolu» (Anthologie, p. 163). La République démocratique et sociale a été mise à l'ordre du jour en France à l'époque même du romantisme. Alors le romantisme est-il républicain? Ce n'est pas sûr, selon notre définition, soit qu'il soit carrément réactionnaire dans sa version aristocratique, soit que l'exaltation qui le caractérise, éloigne par trop son point d'application des champs du possible au profit de ceux de l'absolu. Le socialisme à sa naissance fut donc largement romantique et utopique. Leroux est pourtant l'initiateur d'un socialisme non romantique trop peu connu, dont Jaurès sera le continuateur.

L'amour de l'Art

De toutes les hypostases, l'une est privilégiée chez les artistes, l'Art lui-même. Ce fut le thème du *Sacre de l'écrivain* de Paul Bénichou et des *Règles de l'art* de Pierre Bourdieu. À partir de 1851, l'hypostase de l'Art tend à devenir hégémonique au point d'éliminer toutes les autres, comme le résume le rêve flaubertien d'un «livre sur rien». Si le romantisme peut s'analyser comme une déception éthique et une recherche éperdue de pureté, on constate que cette recherche se réfugie finalement tout entière dans l'art lui-même: Flaubert, l'art pour l'art, le Parnasse, Mallarmé, Proust. L'éthique se résout complètement en esthétique.

Cela pose la question si le post-romantisme est à penser comme une rupture avec le romantisme ou comme son accomplissement. Si on interroge le romantisme comme posture existentielle, ou plutôt comme posture anti-existentielle, inaugurée par René en 1802, alors, il est conséquent de considérer le post-romantisme non seulement comme un avatar du romantisme mais comme son aggravation et son destin. Lorsque Flaubert écrit: «Le style, c'est la vie», Mallarmé: «L'économie politique, c'est la mort; l'esthétisme, c'est la vie», ou Proust: «La vraie vie, c'est la littérature», ils s'inscrivent dans la droite postérité de René, dont Chateaubriand s'affligeait d'ailleurs dans ses *Mémoires*, et en contradiction avec Leroux qui disait: «L'art, c'est la vie qui s'adresse à la vie» (Anthologie, 115).

Entre temps, il est vrai que le refroidissement sentimental a succédé à la surchauffe, mais notre hypothèse suggère que la surchauffe et le refroidissement sont deux moments d'un seul événement. Quelle qu'ait pu être l'importance de la déception historique en juin 48 et en décembre 51, il importe de souligner le lien psychologique structurel qui unit l'exaltation et l'inhibition sentimentales: la seconde est la conséquence de la première. Même s'il a subi une torsion complète, c'est sur le lien

qu'il faut insister plutôt que sur la rupture, quand l'impassibilité succède à l'enthousiasme, l'anti-humanisme à l'humanisme, l'esthétique à l'éthique. C'est même peu de dire que l'esthétique prend la place de l'éthique. Le sadisme devient obsédant. Les fouets et les supplices se font de plus en plus nombreux chez Leconte de Lisle. Haine et littérature se conjuguent. Le romantisme constituait le contre-pôle de l'économie politique. Notre analyse suggère que la haine pourrait constituer au sein même du romantisme parvenu à son stade terminal le contre-pôle d'une oblation devenue sécession absolue.

Ce n'est certes pas un mince débat de savoir si le vrai Dieu est celui d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob qu'adorait Blaise Pascal, ou celui qu'adorait Stendhal, l'Amour-passion, Blanqui, la Barricade sanglante, ou encore Flaubert, l'Art pur, mais il est un point sur lequel Pascal, d'une part, Stendhal, Blanqui et Flaubert, d'autre part, sont bien d'accord, c'est pour proclamer seul désirable un monde parallèle après avoir prononcé l'irréremédiable misère de toute vie intra-mondaine.

Le romantisme est une évaluation du monde moderne. Il ne pouvait certes pas être évalué à partir de ses propres critères. On ne le soumettra certes pas davantage à la juridiction de l'économie. On a dit pourquoi l'anthropologie commune à Mauss et à Diel nous a paru le meilleur des critères. 1830 fut l'épicentre d'un immense traumatisme. La société européenne entraînait dans une zone de turbulence dont elle n'est pas sortie, même si depuis un siècle l'État-Providence tempère la froideur de la loi du marché. Cet événement historique relève de la description sociologique. Marcel Mauss qui décrit la sociabilité équilibrée fournit aussi d'excellents outils d'évaluation du déséquilibre. Mais c'est en réalité l'addition, ou plutôt la multiplication de causalités d'ordre historique et de causalités de nature personnelle, intime, qui a produit la sensibilité romantique avec son exaltation typique. Voilà pourquoi, un tableau à double entrée, sociologique et psychologique est nécessaire.

Enfin, l'œuvre profonde et pondérée de Pierre Leroux nous a paru la mieux placée pour faire ressortir en contrepoint ce que pouvait être une critique non exaltée du monde moderne à la même époque.

BRUNO VIARD